Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

237 | Janvier-Mars 2007

Afrique de l'Est : dynamiques urbaines

Indiens de Moshi, porteurs d'urbanité ?

Gaëlle Brient

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/661>

DOI : 10.4000/com.661

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 97-129

ISBN : 978-2-86781-422-8

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Gaëlle Brient, « Indiens de Moshi, porteurs d'urbanité ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 237 | Janvier-Mars 2007, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/661> ; DOI : 10.4000/com.661

Indiens de Moshi, porteurs d'urbanité ?

Par Gaëlle BRIENT ¹

Moshi est une ville d'un peu plus de 140 000 habitants, située sur le piémont sud du mont Kilimandjaro, en Tanzanie. La population d'origine indienne y est présente en tant que communauté ² minoritaire comme dans toutes les grandes et moyennes villes d'Afrique de l'Est. On y dénombre aujourd'hui environ 2 000 Indo-Tanzaniens ³. Cette population représente donc une minorité parmi d'autres (immigrants de diverses régions de Tanzanie, des pays voisins comme le Kenya, ou communauté occidentale...). Pourquoi a-t-elle retenu notre attention ? D'une part, cette population est facilement repérable dans l'espace urbain car elle est économiquement dynamique et physiquement visible. La ville est marquée par l'expérience de ces Tanzaniens d'origine indienne, qui ont participé au début du siècle dernier à la construction d'une partie de celle-ci. Cette communauté possède aussi une identité culturelle forte, importée d'Inde mais qui, en se détachant, s'est construit des repères locaux. Le rapport affectif des familles et des individus d'origine indienne à la ville qu'ils habitent découle donc de leur histoire, des circonstances de leur installation, de leurs choix successifs, de leur rapport avec leur pays d'accueil et de leurs rapports avec la population africaine locale.

1. Docteur en Géographie, ADES – Dymset, CNRS ; gaelle_brient@yahoo.fr

2. Le terme de « communauté » me paraît approprié compte tenu de son abondante utilisation de la part des Indo-Tanzaniens lors des entretiens. Il exprime les caractères d'une population qui se reconnaît culturellement et socialement au sein de ses semblables, tout en affirmant sa différence. Il sera donc utilisé dans le développement de ce chapitre, sans justification conceptuelle d'ordre anthropologique. Il sera précisé également que cette communauté comprend en fait plusieurs « sous communautés » qui se distinguent par des critères religieux principalement, parfois empreints de divisions relatives au système des castes en Inde.

3. Chiffres à vérifier, ce ne sont que des estimations effectuées à partir des discours recueillis, car il nous a été impossible d'obtenir de chiffres émanant des autorités administratives. Nous reconnaissons cette lacune évidente et souhaitons mettre en valeur une approche davantage qualitative de la question, à travers l'intérêt qu'offre à notre travail l'expérience unique de cette population.

Peut-on affirmer que, par cette expérience, les Indo-Tanzaniens se sont construit une forme d'urbanité (en tant qu'« être à la ville », ou « être en ville ») qui leur est propre ? Y aurait-il autrement dit une urbanité indienne, qui se démarquerait géographiquement, économiquement, socialement et culturellement d'une urbanité africaine ?

Cette population se distingue par une identité tanzanienne incontestable associée à des pratiques spécifiques à sa communauté. Quels sont les lieux indiens en ville ? Quels sont les marqueurs de « l'indianité » ? Peut-on parler d'identité spatiale « indienne » à Moshi ou s'agit-il seulement d'une identité culturelle ? En même temps, dans quelle mesure cette population s'intègre-t-elle à la ville et permet-elle de comprendre une part (encore vivante aujourd'hui ?) de l'identité de Moshi ? La ville possède-t-elle une part « d'indianité » ?

Dans ce cadre il est également intéressant de comprendre les rapports de force entre les diverses parties qui ont exercé des pouvoirs politique et économique sur la ville dans son histoire, et ce qui fut appelé généralement dans toute l'Afrique orientale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, « la question indienne ».

En somme, l'hypothèse qui découle de ces questions est d'envisager que cette population serait la seule détentrice, à Moshi, d'une citoyenneté proprement dite. Cette citoyenneté s'exprimerait par un attachement générationnel à Moshi, lieu où se déroule le quotidien, où s'exerce la sociabilité, cela seulement au sein de l'espace urbain, contrairement aux populations africaines qui insèrent la ville dans un territoire plus vaste⁴. On ne peut pas, en revanche, considérer cette hypothèse sans l'inscrire dans une dynamique évolutive, pour comprendre ce qu'il advient aujourd'hui de cette expérience urbaine communautaire.

Afin de répondre à ces questions, une approche participative a été privilégiée, et nous disposons de peu de données quantifiées. Les informations ont été recueillies à travers des entretiens libres ou semi dirigés. Cela pourra expliquer la part de subjectivité de notre analyse, notre travail ayant été ponctué de rencontres fortes (qui nous ont demandé un investissement en temps important). Les discours recueillis ont ainsi structuré notre réflexion.

4. L'étude est effectuée dans le cadre de notre thèse de géographie : elle porte sur les perceptions et les pratiques de la ville de Moshi dans un contexte de mobilité géographique des populations. Elle pose en particulier les questions des référents urbains et ruraux des espaces de vie, et montre la perméabilité de ces objets et les multiples dimensions qui leur sont rattachées.

I – L'histoire de la présence indienne et les conditions d'une expérience urbaine

A – Aux origines des migrations

Plusieurs vagues de migrations ont amené des populations d'origine indienne à s'installer dans les pays d'Afrique de l'Est.

La première est antérieure au XIX^e siècle : une population de commerçants venait faire affaire avec les commerçants arabes de la côte swahili et des îles, et s'est installée en partie afin d'asseoir ces relations. Ils venaient pour beaucoup du Gujarat, province du nord-ouest de l'Inde. Ces marchands aventureux sont à l'origine, par exemple, de la croissance d'une puissante communauté indienne à Zanzibar. L'extension de cette communauté s'est faite progressivement vers l'intérieur du pays, et on voyait se matérialiser sa présence par la multiplication des *duka*, boutiques indiennes, installées stratégiquement sur les routes commerciales. La deuxième vague de migration est consécutive de la colonisation britannique (début du XX^e siècle, lendemain de la Première Guerre mondiale). Des groupes de travailleurs ont alors débarqué sur les côtes, à la demande des Britanniques, pour aller travailler à la construction de la voie de chemin de fer est africaine, reliant la côte kenyane au lac Victoria et rejoignant l'Ouganda. Cette population était constituée de travailleurs sous contrat (*indentured labourers*). Dans son article intitulé « La question indienne dans l'Est africain », Attati Mpakati (Mpakati, 1975) nous montre que la venue des Indiens fut un « jeu politique » issu de l'impérialisme britannique : le but du Royaume-Uni était de

« faire miroiter un appât économique à la population indienne qui se vit offrir des emplois en Afrique orientale. L'objectif de telles méthodes était de neutraliser le Congrès National Indien, fer de lance de la lutte anti-britannique dans le sous-continent ».

Sur les 32 000 *coolies* recrutés par les Britanniques pour ces chantiers, plus de 6 000 sont restés sur le continent et ont migré dans toute l'Afrique orientale (à l'époque, Kenya, Ouganda et Tanzanie ne constituaient qu'une seule unité, sous domination anglaise). Cette vague de migration est largement dominante par rapport à la précédente et socialement plus diversifiée. Les familles d'immigrants ont pu ignorer en partie et redéfinir les catégories sociales et professionnelles et les hiérarchies de caste propres à l'Inde sur le nouveau continent occupé : des populations de fermiers majoritairement se sont insérées et ont développé des catégories socioprofessionnelles de *dukawallah*⁵ (commerçants), à l'image des migrants les ayant précédés, et de *fundi* (artisans).

5. Mots swahili.

Cependant, la première vague ne s'est pas tarie, tel qu'on le laisse croire schématiquement, pour laisser place à la seconde. Le commerce avec la côte a continué d'encourager les mouvements de population de l'Inde vers le continent africain.

Une troisième vague a succédé aux deux premières, avec l'installation de petits commerçants et d'artisans le long de la nouvelle voie de chemin de fer coloniale, où ils ont développé un réseau important de commerce de détail. Tout au long du XX^e siècle, les lois visant à protéger les colons blancs et leurs droits sur la terre ont assigné l'activité économique des Indiens dans les villes, où ils sont devenus les acteurs clés de tous les secteurs de l'économie urbaine.

Rang	Région	Population indienne (nombre)	% pop. indienne / pop. urbaine
1	Dar es Salaam et Côte	8 199	91,6
2	Tanga	2 377	75,5
3	Mwanza	1 754	66,6
4	Morogoro	1 507	30,2
5	Arusha	1 212	76,2
6	Tabora	1 309	28,6
7	Kilimandjaro	1 050	79,5

Source : EGERÖ, 1979.

Tableau I – La présence indienne dans les provinces tanzaniennes en 1967⁶ et leur présence en ville.

La population d'origine indienne est donc essentiellement urbaine, même si elle a pu profiter des conflits anglo-allemands pour acquérir des droits sur les plantations et leur économie. Par exemple cette population est majoritairement rurale dans les régions de Morogoro et Tabora.

Les migrants ont donc effectué une trajectoire de la côte vers l'intérieur des terres, amorcée au début du XX^e siècle. Zanzibar, Dar es Salaam, Tanga, Mombasa ont été des ports d'accueil des populations de marchands, et la ville de Mombasa au Kenya a été le relais privilégié des populations de travailleurs. D'une manière générale, la population indienne est une minorité qui s'est imposée en nombre dès le départ des Allemands (dans les années 1920), car elle a rapidement dépassé les effectifs de population européenne des colons.

6. 1967 est une date charnière, puisqu'elle correspond aux bouleversements politiques consécutifs de la déclaration d'Arusha, qui eut un fort impact sur la vie des communautés d'origine indienne.

Année	1919	1929	1948	1958
Effectif	10 000	25 000	46 000	76 000

Source : EGERÖ, 1979.

Tableau II – Évolution de l'effectif global de la communauté indienne en Tanzanie avant l'Indépendance.

B – L'installation des migrants à Moshi

Selon des entretiens effectués ⁷, les premières communautés d'origine indienne seraient arrivées autour de 1890, probablement des Ismaéliens pour la plupart. De nombreuses familles d'origine indienne se sont installées au début du XX^e siècle, au début de la colonisation britannique. Les Allemands avaient déjà joué un rôle positif par rapport à l'établissement des communautés asiatiques, prenant en compte leur capacité à établir une économie rurale monétarisée dans tout le Tanganyika. Chef-lieu colonial de la riche région du Kilimandjaro, Moshi était alors une ville naissante présentant beaucoup d'opportunités. Elle disposait d'un potentiel important en terre et en eau, et représentait un lieu de choix pour l'installation d'une classe de marchands et d'entrepreneurs qui avaient tout à y construire. Ces familles venaient essentiellement des villes de la côte tanzanienne et de Zanzibar, ou de Mombasa (Kenya). C'est donc après une ou plusieurs étapes qu'elles se sont établies à Moshi, et leur installation s'étale sur une période de 50 ans, entre les années 1920 et le milieu des années 1960, dans l'immédiate post-indépendance. Les familles qui sont venues le plus tardivement sont souvent dispersées entre plusieurs villes de Tanzanie et du Kenya, alors que les plus anciennes étaient regroupées à Moshi. Leur dispersion est aujourd'hui provoquée par l'émigration des jeunes.

« Mon père est arrivé à Mombasa en 1914. Il s'est marié en 1918. Je suis né à Mombasa en 1928 et la même année, mon père est venu en Tanzanie. Moshi comptait alors 3 000 habitants. » (Extrait d'entretien, février 2006).

« De l'Inde, ils venaient en bateau et arrivaient sur la côte. Donc ils arrivaient à Mombasa d'abord. Ils travaillaient là-bas et ensuite certains d'entre eux étaient assez courageux pour venir en Tanzanie. Mais à l'époque, le Kenya, l'Ouganda et la Tanzanie ne formaient qu'un seul et même pays. Cela devait être au début du XX^e siècle, autour de 1915, quelque chose comme ça. Quand ils sont arrivés, ils ne comprenaient pas la langue, ce n'était pas facile, mais ils ont réussi à s'installer... Ils ont appris à s'adapter et à monter des affaires. C'est comme cela que mon beau-père s'est installé, mon père aussi. (...) Mon père est venu quand il était très jeune. Mon grand-père, en Inde, a envoyé ses enfants en Afrique pour

7. Enquêtes menées à Moshi en février 2006, lors de notre dernier séjour.

gagner de l'argent car ils étaient très pauvres en Inde ⁸. Quand mon père et sa génération sont arrivés ici, ils ont vu des possibilités de développement, en même temps, ils ont pu conserver leurs habitudes culturelles, ce qu'ils n'auraient pas pu faire en Europe. » (Extrait d'entretien, février 2006).

« Le premier à arriver ici fut mon frère dans les années 1960, suivant la compagnie dans laquelle il travaillait. Mes parents vivaient dans la ville de Tanga. Je suis venue rejoindre mon frère et ai rencontré mon mari, qui venait de Zanzibar. Il a fui lors de la révolution à Zanzibar en 1964. Je me suis donc installée à Moshi au moment de mon mariage. Je vis avec mon mari chez mon frère, j'ai des sœurs à Mombasa, des frères à Nairobi et à Dar es Salaam. Mes enfants étudient aux États-Unis. » (Extrait d'entretien, février 2006).

« Mes deux grands-pères sont venus ici au début du XX^e siècle. Ils étaient les premiers, puis sont retournés en Inde pour se marier et sont revenus à Moshi. Ils étaient originaires du Gujarat tous les deux. Ils sont venus pour chercher un travail, car ils étaient pauvres et n'avaient pas de travail en Inde, en dehors des fermes ; donc ils sont partis pour trouver quelque chose de plus intéressant, des opportunités et une vie meilleure. Ils ont vécu un peu en dehors de la région Kilimandjaro avant de s'installer définitivement à Moshi. » (Extrait d'entretien, février 2006).

Pendant la période de domination britannique, les Indiens étaient encouragés à s'installer en ville, les Blancs maintenant une main-mise sur les terres de plantation. Cependant, quelques familles ont possédé dans le passé des fermes de caféiers sur les versants (comme *Machale Estate* qui appartenait à la famille *Shah*), et des fermes de sisal dans la plaine. C'est seulement à l'Indépendance que les Asiatiques ont été complètement chassés des terres et se sont repliés en ville, où ils possédaient déjà de nombreux établissements (fig. 1).

C – Des pouvoirs économique et commercial

La venue des Indiens en Afrique de l'Est s'est caractérisée par leur forte appropriation des circuits commerciaux, qui auparavant étaient entièrement gérés par les colons blancs. Ils ont également contribué à développer ces circuits aux niveaux local et régional, en utilisant le substrat économique local :

« La pénétration des Asiatiques dans l'économie de marché a été rendue possible par l'expérience commerciale des populations locales, notamment avec les Arabes (...) » (traduction de Seidenberg, 1996, p. 34).

8. Cette famille est originaire du Gujarat.

Figure 1 – Les étapes de la mobilité résidentielle des Indo-Tanzaniens à Moshi.

Aujourd'hui ils occupent des fonctions commerciales de toute nature (artisanat, textile, produits manufacturés...). Mais leur domination était bien plus nette dans les années 1960, avant les changements politiques provoqués par les Indépendances. Les Indiens exerçaient alors un contrôle très important sur les commerces de gros et de détail, et occupaient une situation de quasi-monopole. Compte tenu d'un bon niveau d'instruction général, ils avaient aussi des places de choix dans les services administratifs, les banques, et dans les entreprises étrangères présentes au Tanganyika.

Les Indiens ont pris un avantage en nombre par rapport à la population européenne à la suite du départ des Allemands dans les années 1920. (En 1921, les Indiens sont 10 000 au Tanganyika, alors que la population européenne s'est

réduite à 2 500 individus). Leur présence dans l'économie nationale était alors remarquable.

« Ils [les Indiens] dominaient tous les secteurs économiques du pays, après s'être approprié presque tous les biens de la capitale Dar Es Salaam. En 1924, à la faveur de l'administration coloniale britannique, ils acquirent à bon prix la plupart des anciennes concessions allemandes de sisal qui, par la suite, se révélèrent être les principales sources de devises des exportations du Tanganyika. » (Mpakati, 1975, p. 82).

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les Indiens possédaient 17 % des exploitations agricoles non africaines, 90 % des biens urbains, 80 % de l'industrie cotonnière, 80 % de la production de sisal, 50 à 60 % du commerce d'import-export et 80 % des services de transport. Bien que colonie britannique, le Tanganyika était économiquement une colonie de l'Inde.

L'intégration économique s'est faite de manière contrastée selon la communauté d'origine de ces Indo-Africains. Les Ismaéliens, les Bohra ou les Jaïnistes sont des communautés très organisées. Elles sont devenues, selon Michel Adam (2004) qui s'est penché sur le cas du Kenya, « les plus prospères et les mieux établies socialement ». En règle générale, les communautés schismatiques, c'est-à-dire celles qui ont développé leur propre courant religieux issu de l'Hindouisme, sont très représentées dans les populations indo-africaines. Leurs spécialisations professionnelles sont à comprendre en fonction de ces origines religieuses (ou régionales parfois), dans la mesure où elles sont plus tolérantes vis-à-vis du commerce et de l'argent, d'où une forte emprise sur les activités financières et commerciales à toutes les échelles.

À Moshi, la plupart des Indo-Tanzaniens sont commerçants, ou issus d'une famille de commerçants : grossistes, spécialisés dans l'import-export (autrefois commerce au long cours), ou détaillants. Ils sont très bien connectés aux réseaux commerciaux de la ville dans des domaines très dynamiques comme le tourisme (hôtels, agences, restaurants, cafés internet) par exemple. Ils ont aussi pour beaucoup investi dans le secteur industriel (sodas, céréales...) avant que celui-ci ne périclité. Leur pouvoir commercial reste aujourd'hui incontestable, malgré un déclin très marqué dans les faits et dans les esprits : en effet, après l'Indépendance, leur position s'est petit à petit affaiblie, l'État prenant les rênes de l'économie nationale.

D – Les rapports entre communautés : Indiens, Africains, colons blancs

« Les relations entre les communautés à l'arrivée des Indiens étaient très bonnes, que ce soit à l'intérieur de la communauté hindoue ou avec les autres populations. J'étais dans ma jeunesse très investi dans la vie des communautés, dans le temple hindou par exemple. J'étais aussi investi au *Town Council* (ancêtre

du *Moshi Municipal Council*), et avais de très bonnes relations avec le *Chagga Council* (organe politique local) et le *Mangi* (le chef chagga). Les relations étaient bonnes, même avec les Chagga. Ils connaissaient notre famille très bien. À l'époque, le climat politique était très différent. Le *Mangi* était mon ami, nous avions l'habitude de nous voir pour parler de projets communs. » (Extrait d'entretien, février 2006).

La question du rapport entre les populations doit être abordée différemment suivant la position dans laquelle on se place. D'après cet habitant de 78 ans, appartenant à la communauté jainiste, les relations passées entre Indiens, colons et Africains étaient très satisfaisantes, cordiales, et une réelle coopération pouvait s'installer dans différents secteurs. Il est évident que cette position peut être remise en cause par une vision plus globale des situations des uns et des autres, et des enjeux politiques mis en place par la cohabitation de populations dont le pouvoir, le nombre, les droits, étaient bien distincts.

Aujourd'hui, les rapports entre communautés africaines et indiennes sont distants, et les gens n'entretiennent que des rapports de commerce. Mais les relations de voisinage se multiplient avec l'arrivée de plus en plus nombreuse d'Africains dans les quartiers centraux. Les rapports de supériorité et de pouvoir ne sont pas complètement effacés et les Chagga en général, même s'ils fréquentent des gens d'origine indienne, gardent un certain nombre d'*a priori* sur cette classe de population, perçue comme dominatrice.

E – Retour sur la « question indienne » en Afrique de l'Est

La présence des Indiens en Afrique de l'Est, quelle que soit leur communauté religieuse, a fait l'objet d'une sorte de procès d'intention durant toute la période de colonisation britannique. Alors qu'un rapport colonial clair était institué entre Blancs et Africains, les Indo-Africains détenaient des pouvoirs social et commercial « encombrants », et leur forte identité communautaire posait question. Accusés à la fois d'ambitions colonisatrices sur ce nouveau continent, et d'être complètement extérieurs au développement des populations locales, ils ont fait face à un conflit latent, provoqué par une double méfiance : celle de la classe dominante britannique, et celle des dominés africains. Inutile de rappeler ici les conditions dans lesquelles les Indiens ont débarqué sur le continent africain et le rôle joué par les Britanniques dans ces migrations. Ces rapports conflictuels sont utiles à comprendre à notre sens dans la mesure où ils sont le substrat sur lequel s'est construite l'identité des Africains d'origine indienne d'aujourd'hui, à travers le vécu de la génération de leurs parents essentiellement, voire de leur grands parents pour les plus jeunes. Ils peuvent également expliquer un repli culturel toujours remarquable chez ces populations, ainsi qu'une fierté à rappeler les difficultés dans lesquelles se sont trouvées

leur famille, tout au long de leur processus de migration et d'installation, et finalement leur réussite (si l'on considère les choses globalement).

En ce qui concerne cette « question Indienne » qui a animé les cœurs et les esprits des gouvernants durant une grande partie du XX^e siècle, Attati Mpakati (1975) est notre référence principale. Il montre dans son article ⁹ à la fois la position de quelques témoins britanniques de l'époque, ainsi que celle des leaders indiens, en Afrique et en Inde. Nous en proposons ici des extraits commentés :

« Dans tous les domaines, le champ d'action des Indiens dans ce pays n'est pas complémentaire mais compétitif de ceux des Européens et des Africains. » (Mpakati, 1975, p. 78).

Il faut savoir que pendant la première moitié du XX^e siècle, les Indiens ont commencé à contester la domination britannique compte tenu du nombre de travailleurs indiens, qui dépassaient largement le nombre de colons britanniques. Une concurrence s'était donc mise en place entre Indiens et Blancs dans la suprématie sur les Noirs et leurs ressources.

Les Indiens sont jugés également sur leur façon de se comporter, et on les considère comme moins civilisés que les Africains :

« Sur le plan physique, l'influence des Indiens est néfaste, par suite de son aversion incurable pour l'amélioration des conditions sanitaires et d'hygiène. L'Africain quant à lui est de nature propre, mais il est enclin à prendre exemple sur ceux qui l'entourent. » (Mpakati, 1975, p. 78).

Sur les mêmes types de raisonnement, les Anglais parviennent à justifier une position de colonisateur bienfaisant, afin de bien faire la différence entre leur démarche et celle des classes dominantes indiennes :

« Nous sommes convaincus (...) que notre occupation dans ce pays se justifie par notre capacité à intégrer les indigènes dans notre propre civilisation. Si nous entravons notre tâche, en laissant les Africains exposés à l'influence pernicieuse de la philosophie asiatique, si différente de la nôtre, nous serions coupables de violation de confiance. » (Mpakati, 1975, p. 79).

À la question de savoir pourquoi les Indiens convoient tellement ce pays, un leader indien ¹⁰ a répondu :

« L'Inde est surpeuplée. Elle a besoin de place pour se développer au sein de l'Empire britannique, car elle a tous les droits de le faire. Il est tout à fait injuste que les Européens prétendent avoir des droits sur cette colonie alors qu'ils peuvent

9. Cet article est lui-même basé sur un ouvrage écrit dans les années 1950 : Huxley E., 1953, vol. 2. À l'intérieur, figurent des extraits du Rapport économique Nairobi-Kenya de 1919. Mpakati a traduit un certain nombre de citations de ces extraits pour les présenter à son tour dans son texte.

10. M. Mangaldass, cité par E. Huxley, 1953.

aller au Canada, en Australie ou en Afrique du Sud. On nous a promis plus d'une fois que ce pays serait une colonie indienne. » (Mpakati, 1975, p. 80-81).

Cette citation met l'accent sur l'absence de clarté de la politique britannique vis-à-vis de l'immigration indienne en Afrique de l'Est. Alors que des terres étaient proclamées « *America of Hindu* », des provinces entières devenaient officiellement des « *White man's country* ».

On reproche également à la population indienne de créer des richesses qui ne restent pas dans le pays, de ne pas être concernée par le développement de l'Afrique et des Africains :

« Un enseignant, par exemple, qui gagne 200 shillings, envoie en Inde 100 shillings, ce qui permet de faire vivre toute la famille restée au pays (...). Les Indiens se mêlent rarement aux femmes africaines (...). Les Africains ne les admirent guère (...). Pour les indigènes, l'Indien vient, gagne de l'argent et disparaît avec, emmenant avec lui tous les rejetons qu'il a eus pendant ce temps. » (Mpakati, 1975, p. 82).

On pense également que les Indiens développent une politique ségrégationniste conforme à leurs idées religieuses et philosophiques. Leur contexte idéologique ne permettrait pas d'établir les règles d'une société multiculturelle :

« Les Indiens, fidèles à leur politique de ségrégation, réussirent à créer leurs propres infrastructures économique sociales. » (Thurnal, 1935, p. 82).

Après la Seconde Guerre mondiale, les relations diplomatiques se modifient, et par là la situation des Indiens en Afrique. L'Inde accède à l'Indépendance en 1947. La position des dirigeants envers les Britanniques et les Africains vis-à-vis de leurs ressortissants de l'Afrique de l'Est s'affirme. Ainsi le Président Nehru se prononce à la fin des années 1940 sur la présence indienne, alors que les peuples d'Afrique de l'Est commencent à intensifier leur lutte anti-coloniale :

« Nous encourageons leur installation en Afrique à la seule condition que les intérêts des Africains soient toujours prioritaires (...). Délibérément, notre politique a été de développer la coopération afro indienne et nous avons souvent déclaré que nous ne voulions pas que les Indiens résidant en Afrique s'attribuent des privilèges aux dépens des Africains... Nous conseillons très clairement à nos compatriotes de toujours penser d'abord aux intérêts de la population africaine (...). En effet, les Africains sont vos hôtes et s'ils ne veulent plus de vous, ce sera à vous de partir avec vos cliques et vos claques... » ¹¹ (traduction, Mac Kay, 1963, p. 175).

11. Discours de Nehru dans *Nehru on Africa*, 1954. New Delhi – Current Affairs Publication. Citations tirées de MAC KAY, 1963.

En revanche, le rôle joué par les leaders indiens en Afrique dans la lutte africaine pour l'Indépendance est controversé. À travers la littérature dont nous disposons, deux discours s'affrontent. D'une part des politiciens africains avancent une indifférence manifestée par les Asiatiques durant la période de lutte pour l'Indépendance, s'appuyant sur le fait que c'est une communauté qui se maintient séparée des autres nations d'Afrique orientale, le fait qu'il n'y ait pas de mariage mixte étant lié à cela. D'autre part, des chercheurs indiens (Seidenberg, 1996, p. 150-180) ont montré en quoi des personnalités de la classe politique indienne en Afrique de l'Est ont contribué à aider les dirigeants africains dans leur lutte. En effet, au début des années 1950, les personnalités politiques indiennes tentent de consolider leur situation en s'alliant avec la classe politique africaine, afin de combattre la politique coloniale et la suprématie européenne, ainsi que de supprimer les barrières de couleur dans tous les aspects de la vie « coloniale ». C'est à peu près à cette époque que se sont développées les fortes volontés d'Indépendance avec des personnalités comme Jomo Kenyatta, Achmed Sukarno, Gamal Abdel Nasser, Jawaharlal Nehru et Julius Nyerere, dans un mouvement de reconnaissance dans le slogan « *Land and freedom* ».

L'opposition apparente de ces deux points de vue ouvre la réflexion sur l'importante complexité des relations entre les populations européennes, indiennes et africaines dans des contextes diplomatiques évolutifs. Dans toutes les strates de la vie sociale, économique et politique, et tout au long du XX^e siècle, les Indiens d'Afrique de l'Est s'inscrivent dans cette complexité.

II – L'appropriation géographique de Moshi

La population indo-tanzanienne est aujourd'hui, en Tanzanie comme dans le reste de l'Afrique Orientale, exclusivement urbaine. À Moshi, leur installation est concomitante de la naissance de la ville : début du XX^e siècle. L'espace urbain s'est constitué en mêlant les logiques de contrôle administrative et territoriale des colons, et celle de la quête d'opportunités d'investissements pour les Indiens. Si l'on regarde la ville aujourd'hui, des marqueurs de la présence indienne depuis un siècle se dégagent. Comment se matérialise « l'indianité » du paysage urbain ? Comment cette communauté est-elle visible dans l'espace ? Quelle est l'évolution de l'inscription géographique des Indiens dans l'espace ? Les marqueurs sont-ils ponctuels ou diffus dans le paysage urbain ?

La question de l'appropriation géographique de la ville me paraît intéressante dans la mesure où l'installation des Indiens ne s'est pas faite par une intégration à la ville existante, mais par la création d'un lieu de vie sur le substrat de ce qui existait.

A – Les professions, leurs inscriptions économique, sociale et culturelle dans le paysage urbain : les marqueurs

Beaucoup d'Indiens exercent un métier de commerçant. L'arrivée de cette population asiatique s'est accompagnée d'une vague importante de constructions afin d'abriter les familles de migrants, ainsi que de commerces, souvent relais de grossistes installés dans les villes côtières accueillant des Indiens depuis longtemps. Les mêmes bâtiments permettaient de loger une famille élargie, qui venait parfois en plusieurs étapes, et le magasin qui avait pignon sur rue. Les Indiens ont installé un réseau commercial tout d'abord afin de subvenir à leurs besoins. Ce n'est que par la suite qu'ils se sont enrichis, et ont participé au développement régional des secteurs industriel et marchand.

Socialement, les Indiens s'inscrivent dans l'espace suivant un mode de vie de quartier. Au fur et à mesure qu'ils ont agrandi leur aire d'occupation dans Moshi, ils ont participé à la densification de la circulation intra-urbaine, souvent équipés d'une voiture privée. Cette circulation fait le lien entre un lieu d'habitation, aujourd'hui légèrement excentré pour beaucoup, le lieu de travail dans le centre-ville et les lieux de loisirs, définis soit par l'âge, soit par l'appartenance communautaire. Quel que soit la famille ou le membre de la famille qu'on considère, son inscription sociale dans l'espace est liée aux habitudes familiales, ou à celle du réseau communautaire.

Les comportements sociaux des Indo-Tanzaniens sont fortement marqués par l'endogamie. Un repli sur soi les caractérise dès leur installation, à travers une forte conservation des valeurs et de la culture indiennes. Le comportement des femmes en particulier révèle l'étroitesse des sociabilités. Leur inscription spatiale est difficile à appréhender car elles constituent une catégorie discrète de la population, vivant plus à l'intérieur qu'à l'extérieur, et presque exclusivement dans des relations « d'entre soi ». Ceci nous paraît être accentué aujourd'hui car les femmes sont moins nombreuses que les hommes dans les âges de 20 à 50 ans, les plus instruites étant parties étudier et travailler à l'étranger. Les jeunes qui restent à Moshi exercent des activités domestiques, ou elles aident leur mari ou un membre de la famille. Quant aux plus âgées qui sont aussi très présentes à la maison, leur sociabilité est encore plus restreinte compte tenu du fait qu'elles parlent rarement l'anglais, et très peu le swahili, parfois ni l'un ni l'autre. La langue est un indicateur important du degré d'intégration dans le paysage culturel et social local, et la plupart des familles indiennes parlent à la maison le dialecte de leur région indienne d'origine. Le swahili est malgré tout mieux parlé que l'anglais par les femmes qui ont à gérer des relations commerciales avec les Chagga et les autres Tanzaniens.

Afin de faire apparaître des marqueurs indiens dans l'espace, le travail à partir de photographies est indispensable. Une série d'images sélectionnées permet de saisir un style architectural culturellement et historiquement marqué, ainsi qu'une manière d'habiter la ville et de s'intégrer dans son paysage (planches photos sur pages annexes).

Ces bâtiments marquent l'indianité d'une partie du centre-ville. Ces constructions datent du milieu du vingtième siècle, comme en témoignent les plaques qui habillent les maisons. Celles-ci sont majoritaires dans les rues *Ghala*, *New Street*, *Makinga*, ou *Viwanda*. Elles sont présentes jusqu'au marché central, dans la rue *Chagga*, qui fut le premier quartier d'installation des Indiens à Moshi. Autrefois lieux exclusifs de résidence des familles indiennes, les propriétés ont été récupérées par des Africains lors des nationalisations des années 1970. Mais la plupart restent habitées par un ou plusieurs membres de ces familles d'origine indienne, qui se sont dispersées dans des quartiers adjacents. L'intégration de ces maisons dans l'évolution architecturale de la ville est représentative de ce centre-ville, où des constructions modernes (plus hautes) s'encastrant petit à petit dans les interstices. La prééminence de ces constructions témoignent néanmoins de la ségrégation spatiale qui existait lors de la première période de « colonisation » indienne de Moshi.

Planche 1 – La ville indienne : un paysage historiquement construit.

Bâtiments datant de l'installation indienne, usage administratif et école indienne devenue aujourd'hui « Mawenzi school ».

Temple hindou, entrée et autel.

Temple Sikh, vue extérieure.

Maisons indiennes du quartier de Shanti Town, nord de la ville.

Magasin textile de la famille Shah sur Mawenzi Road, enseigne du tour operator détenu par la même famille.

Shah Industry, entreprise artisanale implantée au sud de la ville, atelier et magasin.

Planche 3

Hôtels à l'architecture moderne florissant dans New Street, rue à majorité de population indienne depuis les années 1950.

Dynamique contemporaine de recomposition des quartiers indiens en centre-ville.

B – La ségrégation socio-spatiale : la création d'un quartier indien et son évolution, les lieux à travers les discours

Les entretiens effectués en février et mars 2006 nous ont permis de comprendre l'évolution dans l'espace et dans le paysage de l'empreinte indienne. Il apparaît clair, et cela est confirmé par la littérature à laquelle nous nous sommes référée que la ville construite par les Indiens a une existence propre, même si elle ne se démarque plus aujourd'hui de la ville swahili.

La ville décrite par les personnes entrevues est un espace de vie dans lequel seuls les Indiens peuvent se reconnaître, marquée par une forte individualité sociale et culturelle. La ville s'est donc construite de manière à séparer les communautés indiennes et africaines, du moins en ce qui concerne les lieux de résidence. En effet, c'est une histoire de la « construction » de la ville que racontent ces gens-là. Cette histoire se confond avec l'expérience de leur famille et leur manière d'occuper l'espace en ville.

« La rue indienne [nommée *New Street*] était autrefois en face du temple hindou. Elle était habitée que par des Indiens. (...) La première école indienne à Moshi est celle qui se situe en face de la gare routière, *Mawenzi School* aujourd'hui. Auparavant, c'était l'*Indian Public School*. Elle fut construite par mon beau-père. En effet, quand ils sont arrivés, il n'existait rien pour les enfants. Ils ont donc créé cette école, où l'instruction était parfaite, nous avions des professeurs qui venaient d'Inde ; le niveau allait jusqu'à *form 4*. Les questions d'examen venaient de Cambridge. À notre arrivée, il n'y avait rien à Moshi, tout ce que vous voyez aujourd'hui n'existait pas : les rues, les bâtiments... La rue principale à quatre voies [*Mawenzi road*] n'existait pas. Et plus tard il y a eu une petite rue. Il y avait une station-service, et seulement quelques boutiques, entre six et huit. La station de police est assez ancienne, mais il n'y avait pas grand-chose de plus. Le *Boma* [Cour de justice] est aussi très ancien. Donc il n'y avait rien. Plus tard, mon beau-père a construit l'école, et lentement les gens sont venus et ont construit des habitations, et la ville a commencé à grandir. Mais la *New Street* n'existait pas auparavant. Elle a commencé à être construite très tard. D'abord la rue du marché a été construite [il s'agit du Marché central]. On devait à l'époque aller chercher de l'eau au marché pour alimenter les maisons, un *cent* le seau, car il n'y avait pas d'eau courante. C'était alors un marché très petit, il n'était pas encore couvert, mais nous avions des arrivées d'eau là-bas. Nous vivions tout près de la rue du marché. Je ne peux pas vous dire le nom de la rue car les noms changent tout le temps. Mais je me rappelle que mon père avait une boutique et que nous vivions derrière. Puis mon père a voulu construire sa propre maison : il a construit une maison dans l'autre rue, en face du temple. Le temple n'existait pas encore, il a été construit en 1955. Tout le monde s'étonnait lors de notre déménagement : « Oh ! Monsieur Shah, vous allez si loin, vous allez bien loin de la ville ! » Les gens pensait que ce n'était pas bien pour nous. Alors qu'en fait, nous étions au centre, à cause d'un axe important déjà développé autour de la gare ferroviaire. Nous nous sommes donc installés dans *New Street* en

1949, notre maison était la première construction de la rue. (...) Aujourd'hui nous vivons à Shanti town. C'est la maison de mon mari. C'est la première à avoir été construite dans ce quartier, en 1961. La maison dont je vous ai parlé précédemment était celle de mes parents, celle-ci est celle de mes beaux-parents. Notre éloignement avait fait à nouveau parler les gens. » (Extrait d'entretien, février 2006).

D'après nos enquêtes dont cet entretien est un exemple, un parcours des Indiens en ville se dessine tout d'abord du quartier du Marché central vers le temple. Puis plus tard, alors qu'une importante population africaine vient s'installer et monter des affaires en centre-ville, les résidences des Indiens s'excentrent vers le quartier de *Shanti town* (fig. 2). Ce déplacement résidentiel s'accompagne également de l'implantation de nouvelles activités comme le restaurant indien *El Rancho*, situé au cœur de *Shanti town*. La plupart des activités restent néanmoins localisées en centre-ville. Compte tenu de l'importance de l'émigration actuelle des jeunes Indo-Tanzaniens, le territoire des familles indiennes donne l'impression de se figer, et les établissements indiens sont petit à petit remplacés par des commerces africains. Il se produit une sorte de « mitage » africain de plus en plus important à l'intérieur des quartiers autrefois totalement appropriés par les Indiens. Aujourd'hui, la population indo-tanzanienne est partout minoritaire, même dans les rues à « faciès » indien. Notamment, la construction dans *New Street* d'une série d'hôtels hauts et modernes participe à la transformation du quartier et à sa mixité actuelle (planche 4).

Les familles indiennes sont toujours présentes dans les quartiers centraux, et souvent un membre de la famille est resté sur place, en location depuis les expropriations massives qui ont eu lieu suite aux changements politiques ¹².

C – L'inscription d'une centralité dans l'espace

Est-ce que l'expérience urbaine des Indo-Tanzaniens contribue à créer un centre-ville ? Ce centre-ville vécu est-il le même que le centre-ville dégagé par les enquêtes sur les autres populations ? Y aurait-il un centre-ville à Moshi sans les Indiens ?

Mon travail a montré par ailleurs que la notion de centre-ville n'est pas adaptée aux perceptions des Chagga, ethnie majoritaire sur le piémont du Kilimandjaro. Les Chagga n'ont pas une conscience de la ville en tant qu'espace structuré, mais ils l'envisagent davantage comme une somme de lieux stratégiques. Pourtant, l'observateur n'a aucun mal à identifier le centre-ville de Moshi. Est-ce uniquement parce qu'il appose un modèle préconçu sur une ville étrangère ? L'expérience des Indiens révèle les prémisses de l'organisation

12. Cf. le paragraphe traitant du processus de « rejet » de la population indienne.

Première moitié du XX^e siècle :

○ Equipements

■ Activités

Deuxième moitié du XX^e siècle et aujourd'hui :

▲ Lieux de pratique religieuse

● Exemples d'établissements touristiques prisés

■ Activités artisanale et industrielle dominantes

Figure 2 – Les lieux du territoire des Indiens à Moshi.

spatiale de la ville avec l'idée de quartier d'une part et de centre périphérie d'autre part. On ne doit pas en conclure que l'espace urbain africain est désorganisé, mais il nous est apparu que l'étude du cas des Indiens est une clé d'entrée plus aisée et plus pertinente pour appréhender ces notions à Moshi.

Les Indiens perçoivent-ils un centre-ville ? Ont-ils construit ce centre-ville ? Le centre-ville est une partie de la ville, en position centrale ou pas, qui se détache par une forte densité, un fort dynamisme économique et commercial, une animation importante. On le définit par un critère de concentration des activités. L'existence d'un centre-ville doit se traduire dans les discours en terme de repère dans l'espace, et dans les pratiques en terme de fréquentation et de moyen de repérage également. On peut distinguer de manière générale le centre commercial de la ville, espace qui se détache par une forte affluence permanente ou régulière et le centre décisionnel et administratif. Le premier est de l'ordre de la pratique, car il existe par les usages de la population et la répartition des équipements (les deux éléments sont liés) ; le deuxième est davantage de l'ordre du symbolique. La contribution des Indiens à l'inscription d'une centralité dans l'espace concerne la première idée.

Tout d'abord, la question est appréhendée en terme de discours : quel est le centre de la ville pour la population indo-tanzanienne ? Les propos recueillis permettent de dégager un élément fondamental de la centralité : le temple. La centralité perçue par cette population est donc avant tout une centralité religieuse, si l'on s'attache à interpréter la spontanéité de cette réponse. Le temple est le cœur de la ville, là où la sociabilité est la plus importante, la plus détentrice d'enjeux, et est le symbole spatial d'un repli culturel. Il est essentiel aux repères des Indiens en ville. Il s'agit donc d'une centralité subjective, qui appartient à la communauté, et seulement à celle-ci. Le temple est unique pour chaque sous-communauté, puisque trois temples existent à Moshi : le temple hindou, le temple sikh, et le temple jaïniste plus récent. Il inscrit donc dans l'espace plusieurs centralités, chacune étant vécue de manière exclusive par les groupes concernés (bien qu'il arrive aux Jaïnistes de fréquenter le temple hindou, dont la construction est antérieure...).

Comment, à partir de cette centralité subjective constatée, arriver à l'observation d'une centralité plus objective, vécue par tous les habitants de Moshi ? L'observation de l'expérience des Indiens en ville montre que la constitution du quartier indien a joué un rôle important dans la définition du centre-ville actuel. C'est autour des boutiques indiennes que s'est construit le dynamisme commercial de la ville, dans des rues que l'on qualifie aujourd'hui de centrales : la *Double Road*, de la gare routière jusqu'au sud de la ville, les rues annexes comme *New Street* ou *Hill Street*, ou encore tout le quartier du Marché central, qui fut investi au départ par les populations indiennes. D'une manière générale, l'existence du centre-ville se confond avec les secteurs qui étaient autrefois à majorité indienne.

Par leur expérience également, les Indiens participent à « fixer » ce centre en le dotant petit à petit d'une périphérie. À travers le parcours résidentiel des familles expliqué plus haut, les personnes interrogées ont fait apparaître dans leur discours cette notion de centralité à travers l'éloignement progressif de l'ancien quartier, et l'interprétation qu'ils ont de cet éloignement (« pourquoi aller s'installer si loin ? ») et les conditions de cet éloignement (« comment vivre loin du centre sans voiture particulière ? »). On a donc ici le témoignage d'un territoire urbain structuré selon un modèle centre/périphérie, modèle que nous n'avons pas pu appliquer aux logiques des populations africaines, aux centralités multiples. La réalité géographique de Moshi se décompose donc en plusieurs « construits » issus de représentations différentes.

D – Les Indiens ont-ils encore aujourd'hui une identité spatiale à Moshi ?

D'abord quelle part d'identité spatiale les Indiens ont-ils eue à Moshi ? On peut dégager plus facilement une identité culturelle, à mettre en parallèle. La mise en évidence d'un quartier indien permet de démontrer l'existence passée d'une identité spatiale. Cette identité est marquée par une domination du groupe sur cet espace, et une fréquentation quasi exclusive de ce groupe dans cet espace : les Indiens allaient peu au-delà de leur ville construite et se reconnaissaient dans cet espace, marqué par des témoins de leur culture indienne (bâtiments, temple, commerces d'import-export). Cette culture est à la fois héritée et créée sur place, par adaptation progressive.

La question de la préservation de cette identité se pose aujourd'hui car les Indiens ne sont plus majoritaires nulle part, le « quartier indien » n'existe plus. D'une part, le nombre d'Indiens à Moshi a fortement diminué depuis les années 1970 (période post-Indépendance) ; d'autre part, leur pourcentage dans la population des quartiers centraux a elle aussi diminué, avec l'installation en masse de petits commerçants africains, en majorité chagga, dont les investissements en ville ont été rendus possible à la même période par la politique gouvernementale défendant le développement des Africains avant tout.

La marque des Indiens dans l'espace et la vie urbaine s'estompe donc. Cependant, les marqueurs paysagers subsistent (planches 1 à 4). L'observateur peut encore individualiser dans l'espace un quartier d'influence indienne dominante, par l'allure des bâtiments et la présence encore visible des familles indiennes. Cependant, lorsqu'on entre dans les boutiques de ce quartier, on rencontre peu de commerçants indiens, malgré les façades historiquement et culturellement connotées que les rues ont conservées. Dans les discours enfin, les Indiens s'accordent à dire que le quartier indien n'existe plus.

Ce qui ressort de notre analyse est un passage de la concentration à la diffusion des personnes et des marqueurs, dans un contexte de diminution du nombre et de déclin économique.

III – Les paradoxes de l'attachement à la localité

A – Comprendre le rejet vécu par la population en expliquant les contextes historique et politique

Au lendemain des Indépendances, les orientations politiques des trois pays provoquent une émigration massive de la population indienne vers des pays occidentaux : l'Europe, les États-Unis, le Canada ou l'Australie. Pour évoquer le cas le plus extrême, Amin Dada à son arrivée au pouvoir en 1971 a forcé la communauté asiatique à quitter l'Ouganda.

En Tanzanie, entre 1957 et 1967, la communauté asiatique stagne, voire diminue malgré un taux d'accroissement naturel positif. Le solde naturel ne suffit donc pas à compenser le nombre des départs. Le climat après l'Indépendance n'est pas du tout favorable au maintien du mode d'intégration des Indiens, qui gardent leur identité culturelle forte. En effet, la Nation se constitue avec Nyerere sous la forme d'un héritage, d'une identité et d'un projet commun à tous les Africains. En 1967, la Déclaration d'Arusha pose les bases du socialisme tanzanien (*Ujamaa*) dont deux principes ont des conséquences majeures sur la vie des Indiens. D'une part, la terre appartient désormais à l'État et toute propriété sur les terres agricoles leur est interdite. L'occupation et l'exploitation de la terre deviennent une affaire exclusivement africaine. D'autre part, les nouvelles décisions politiques et économiques condamnent l'accumulation du capital privé, ce qui compromet toute l'économie industrielle et marchande développée par les Indiens dans les villes de Tanzanie depuis deux générations. Enfin, une vague de nationalisations massive en 1967, qui sera suivie de plusieurs vagues dans la décennie suivante, exproprie totalement la communauté indienne de ses lieux de vie et de ses lieux d'investissement.

Ces bouleversements politiques et économiques ont fait naître dans l'esprit des Indiens un sentiment de rejet important, doublé du sentiment d'un manque de reconnaissance de la part de leur pays d'accueil, qui les aurait en quelque sorte trahis. Ces sentiments, recueillis tout au long de nos enquêtes, sont utiles à comprendre pour saisir les représentations mentales qu'ont aujourd'hui les Indiens de leur lieu de vie. Ces sentiments nourris d'histoires personnelle et familiale alimentent un rapport affectif à la ville fait d'attachements et de rejets ; les deux éléments ne sont pas forcément contradictoires et sont le substrat de l'identité des Indiens à Moshi aujourd'hui.

« À cause de la Déclaration d'Arusha en 1967, les banques et beaucoup d'établissements ont été nationalisés. Jusqu'en 1971, le gouvernement a pris nos immeubles, a pris la plupart des propriétés que nous avions. Les familles avaient beaucoup investi dans ce pays. C'était tout à fait illégal de faire ça de la part du gouvernement. La plupart du temps on était mis dehors. Certains ont pu rester

dans leur immeuble mais ont été expropriés tout à fait illégalement. C'est pour cela que les gens sont partis ».

« Nous nous contentons aujourd'hui de survivre. Le gouvernement ne nous considère pas comme des Tanzaniens. Les vieux ne peuvent plus travailler et les jeunes ne sont pas heureux ici. On ne peut pas les forcer à rester... Ce sont nos jeunes aujourd'hui qui nous soutiennent. Moi je me sens Tanzanien et j'en reste fier ».

« Le gouvernement ne nous fait plus confiance, on ne peut plus demander un prêt à la banque. Avant nous avions un réseau de banques à Moshi, à Mombasa aussi ».

« Tout ce qu'on a fait pendant soixante dix ans a été oublié ».

« Avant l'Indépendance et quelques années après l'Indépendance, vous pouviez voir, tous les magasins appartenaient à des Hindous. Maintenant, 60 ou 70 % des magasins sont africains ».

« Nos revenus sont partis en fumée, nous devons payer des loyers. Tout a été perdu. On possédait des boulangeries, des usines de soda, des usines de céréales... puis plus rien ».

B – Des discours empreints de nostalgie

« Je ne regrette pas d'être resté ici mais nous sentons que notre présence n'est pas sécurisée, pas désirée ici. J'aurais pu avoir l'opportunité de partir mais toute ma vie a été construite ici, dans cette maison en grande partie. Je ne veux pas du tout aller à l'étranger. Mon fils est en Grande-Bretagne, il y est heureux mais moi je ne veux pas y aller ».

« Les gens comme moi, à cause de mon âge avancé, et du fait que nous possédons cette maison et que nous y sommes attachés, on ne peut pas quitter le pays, et on n'en a pas envie ».

« Moshi était agréable avant. Avant que la Tanzanie obtienne l'Indépendance, à peu près tout le monde [elle parle de la population indienne] avait un passeport britannique : moi et mon mari par exemple. Après nous nous sommes demandés si nous devions quitter le pays ou rester et changer de passeport. On habitait tous avec ma belle-famille sous le même toit. Aucun de nous ne voulait quitter ce pays, donc on a tous changé notre passeport. Sauf un des frères qui n'a pas obtenu de passeport tanzanien, il est parti ».

« Avant nous avions trois cents employés, on ne faisait que du cuir. Maintenant nous utilisons d'autres matériaux et nous n'avons plus qu'entre vingt-cinq et quarante employés. Nous avions l'habitude d'acheter du cuir à des tanneries locales qui ont toutes fermé. On doit donc importer du cuir du Kenya. C'est la même chose pour tout, le gouvernement cause aujourd'hui trop de problèmes et fait fermer les usines... Et les industries gouvernementales ne marchent pas bien, ils n'ont pas de patrons ! C'est la même chose pour les grandes plantations : depuis que les fermes sont nationalisées, ils n'ont plus de café ! Tout a été un échec, même les écoles...(...) ».

« Mon père et mon beau-père avaient des boutiques, et les Chagga avaient l'habitude d'y venir. C'était si différent, à l'époque on pouvait avoir 100 kg de céréale pour 20 Shillings. Cela a vraiment changé. Le cours du Shilling était très élevé.

On avait des Shillings britanniques. Un Dollar valait 8 Shillings. On avait la même monnaie pour toute l'Afrique de l'Est. Pour un Shilling, on pouvait avoir beaucoup de légumes, beaucoup de choses. Maintenant, le Dollar vaut 1100 Shillings tanzaniens, et le Pound 2100 ! Cela devient même de plus en plus difficile d'envoyer nos enfants à l'étranger (...).¹³

À travers ce discours sur les changements monétaires du pays, cette femme nous montre une nostalgie profonde d'une époque de prospérité, qui était liée au rattachement des pays est africains au Royaume-Uni. On peut comprendre aussi à l'écoute (ou la lecture...) des propos recueillis que sous domination anglaise, les communautés indiennes avaient trouvé une place de choix dans l'économie locale. Leur niveau de vie de l'époque a beaucoup diminué jusqu'à aujourd'hui, pour se confondre avec celui des classes moyennes africaines. On voit également à travers ces discours un positionnement très net vis-à-vis des politiques menées par l'État socialiste ; on peut retenir un sentiment d'incompréhension, de désaccord ou d'injustice.

Pourtant, malgré les nombreuses possibilités pour ces familles de fuir ce nouveau régime qui leur causait de nombreux torts, une partie de la communauté a choisi de rester à Moshi. Les Indiens rencontrés sont donc de ceux-là, qui se sont sentis spoliés, incompris et rejetés, tout en conservant la certitude que leur vie était ici. On peut interpréter ce comportement tout d'abord comme la survivance d'une certaine fierté. Ils ne peuvent pas gommer le travail de deux générations ; en quelque sorte ils doivent le poursuivre autant que possible. La Tanzanie a dû représenter dans l'esprit des familles une sorte d'Eldorado (« une Amérique hindoue »), où une chance d'expansion et d'enrichissement certaine leur avait été offerte (avec toutes ses contradictions que nous avons vues à travers « la question indienne »). La deuxième raison de leur détermination à rester est d'ordre identitaire : toutes les personnes que nous avons interrogées se sentent profondément tanzaniennes, au même titre que n'importe laquelle des nombreuses ethnies du pays. Leur citoyenneté est effective et ils se sont engagés dans l'avenir du pays. À travers les générations en effet, les Indiens se sont souvent, et selon leurs moyens et leur « prestige » local, investis dans des groupes œuvrant pour le développement local, que ce soit des clubs supranationaux puissants comme le *Lions Club*, ou encore des sociétés est africaines comme la *Theosophical Society*, très influente politiquement¹⁴.

13. Ces témoignages sont extraits des discours recueillis en 2006.

14. La « *Theosophical Society* » a été fondée en 1875 à Adyar, Chennai (Madras), en Inde. C'est une société internationale dont l'objet principal est la formation d'une confrérie universelle. Sa philosophie est basée sur le fait que la vie, sous toutes ses formes, humaine et non-humaine, est indivisible. Elle n'impose pas de croyance à ses membres qui sont liés par une recherche commune de la vérité et un désir d'apprendre la signification de l'existence en s'engageant dans l'étude et la réflexion autour de la religion, la philosophie et la science.

« On contribue à la construction de beaucoup de choses au niveau local, encore aujourd'hui à travers notre club. Nous continuons d'aider les gens ici. La *Theosophical Society* a une antenne à Moshi. Le siège est à Nairobi. C'est très ancien et nous fonctionnons comme des bailleurs pour des projets de tout type, à vocation économique ou sociale. C'est une société internationale dont le siège est en Inde. Ici, le centre est à Nairobi. Chaque famille indienne a contribué au développement de l'économie tanzanienne, doit-on le rappeler à ceux qui ne connaissent pas l'histoire ? ».

Les Indiens ont donc entretenu l'idée que leur présence était très bénéfique à la population locale. Un discours de type néo-colonialiste transparaît dans ces propos, qui témoignent en même temps d'une histoire commune, partagée, sous domination coloniale.

L'attachement à Moshi paraît donc dans un premier temps paradoxal compte tenu des positionnements politiques des uns et des autres ; cependant au fil des discussions, on comprend aisément la difficulté ressentie par cette population de quitter un pays qui les a vu naître, qui a été l'objet de leurs rêves par les promesses qu'il leur a faites et qui est aujourd'hui leur quotidien. Néanmoins, les Indiens présents à Moshi nous apparaissent en quelque sorte comme des « résistants », qui, en étant les meilleurs témoins d'une modernité en construction, semblent s'en tenir à l'écart.

C – Un réseau socio-culturel fort

La manière dont les Indiens à Moshi s'inscrivent dans un réseau diasporique est un élément qui nous permet de comprendre des aspects de leur rapport affectif à l'espace. En effet, un certain rapport à l'espace se caractérise par l'appartenance de cette population à la diaspora indienne dispersée à travers le monde. Nous devons donc nous pencher sur la signification identitaire d'une telle appartenance pour comprendre ses implications sur la perception de l'espace et de l'environnement urbain.

Une diaspora, selon Singaravelou (2003, p. 17-28), est une population qui a émigré, qui est déterritorialisée et transnationale. Ses racines culturelles se trouvent dans un pays autre que celui où elle réside. La communauté indienne se place précisément dans ce cadre identitaire, culturel et social. À Moshi comme dans d'autres villes d'Afrique orientale, elle est en lien avec d'autres villes du pays (Dar es Salaam notamment) mais surtout Mombasa (au Kenya), et également avec les communautés immigrées à l'intérieur de l'ancien pays colonisateur, la Grande-Bretagne. Les familles les plus aisées se déplacent et entretiennent des liens avec des membres de la communauté.

« Au plan économique, les groupes transnationaux connaissent en général une réussite collective incontestable, surtout dans le contexte actuel de mondialisation, grâce en particulier à la mise en commun des ressources, aux transferts de

capitaux, aux prestations de service et de travail à des conditions avantageuses au sein de la famille étendue, de la parenté et du groupe social privilégié (caste, religion, région d'origine, identité ethnique) » (Singaravelou, 2003, p. 22).

Dans ce contexte global, le rapport de la communauté à l'espace est loin d'être appréhendé en terme d'appropriation de la localité, comme c'est le cas pour les populations du Kilimandjaro. Un paradoxe apparaît : l'environnement local des Indiens est plus restreint que celui des populations autochtones mobiles qui construisent des territoires réticulaires à l'échelle régionale. Leur communauté est néanmoins inscrite dans une mobilité, non basée sur la fréquence, mais sur l'intensité des relations aux échelles nationale et internationale (ou plus précisément, dans le cadre d'une diaspora, nous nous situons dans un cadre transnational, sur un territoire discontinu dans l'espace). Ce paradoxe est en revanche une marque des constructions globales contemporaines. Les Indiens se distinguent donc par des représentations, un imaginaire éminemment global, qui place le rapport à la petite ville de Moshi dans une dimension singulière : cet espace est un lieu parmi d'autres, dont l'appropriation se situe exclusivement au service de l'ensemble de la communauté, du réseau diasporique.

La dernière composante de cette identité est de l'ordre de l'immatériel. La diaspora s'identifie par un état d'esprit, une conscience identitaire, liée à l'histoire, dont le principal élément est l'éclatement. C'est une identité complexe qui s'intègre, dans une plus ou moins grande mesure, aux lieux et aux sociétés d'accueil. L'indianité, en ce qu'elle comporte de caractère diasporique, concerne le maintien d'une forte identité culturelle à travers le monde, qui ne dépend pas du lien économique entretenu avec l'Inde (il est souvent inexistant), ni vraiment du lien « physique » c'est-à-dire d'un maintien d'attaches avec la région d'origine. L'Inde sert donc plus de référence culturelle que de référence spatiale.

« L'Inde demeure présente dans la culture quotidienne et notamment domestique (nourriture, cinéma, musique) mais il ne s'agit que d'un pays transcendant, sans présence géographique réelle. On pense à l'Inde, on en rêve, mais on y va comme simple touriste, sans imaginer s'y installer, en visitant le Taj Mahal ou les lieux de pèlerinage mais en omettant souvent de passer dans la région d'origine, dont on a pu oublier le nom » (Landy, 2003, p. 27-32).

Cela conduit à penser que « l'indianité » fonctionnerait sur un imaginaire, seul garant de la préservation de l'identité collective.

À Moshi, l'intégration des membres de cette diaspora est plus économique que sociale et culturelle. Cependant, comme expliqué précédemment, plusieurs générations d'Indiens sont à l'heure actuelle des natifs de la région et cette population a choisi de rester vivre à Moshi. Ces générations sont

amenées à choisir, interpréter, adapter une culture, des croyances, des attaches et des pratiques. Les perceptions des individus par rapport à leur espace de vie sont donc dynamiques.

Les relations entre la diaspora indienne et les populations locales s'expriment en terme de conscience de la différence ; à Moshi, même si les sentiments d'exclusion, de supériorité ou d'antagonisme existent à l'égard des populations locales, les expériences se croisent et se mêlent parfois, sans affrontement.

La population indienne est donc représentative d'une dimension particulière de la ville. Les populations se rencontrent et entretiennent des liens marchands mais jamais les représentations culturelles ne peuvent, à l'heure actuelle, construire un espace cohérent, un espace support de groupes différents, où les intérêts, les objectifs, les valeurs et les pratiques seraient communs.

IV – L'importance de la communauté dans les processus d'adaptation et d'intégration

A – Le découpage communautaire à travers la présentation de la communauté des Jâïnistes

Il convient de préciser que l'étude des populations indiennes se complexifie dès lors qu'on comprend que ce qu'on peut percevoir comme une communauté cohérente, liée par une identité culturelle et partageant une expérience commune, est en réalité composée de plusieurs communautés. À Moshi, cette communauté se découpe en cinq groupes, d'appartenance religieuse différente : les Hindous, les Musulmans, les Ismaéliens, les Sikhs et les Jâïns. Les trois derniers groupes sont des communautés appelées schismatiques, car elles ont rompu avec la tradition hindouiste ancienne. Nous avons évoqué brièvement plus haut ce que la spécificité de ces différentes appartenances religieuses pouvait avoir comme conséquence sur le comportement de ses adeptes, dans les domaines économiques et financiers par exemple.

Ici, nous proposons de présenter brièvement une de ces communautés, celle des Jâïns. Ils se distinguent par un repli communautaire important et leur réussite en ville. L'affirmation de leur identité à Moshi s'est traduite récemment par la construction du temple jâïn, qui se démarque volontairement du temple hindou qui accueillait auparavant cette population. Cette distanciation ne s'est pas produite à cause d'un manque de capacité d'accueil du temple hindou, mais par la volonté de créer un lieu où l'entre soi atteint un stade supérieur de reconnaissance mutuelle, d'intimité en quelque sorte. En ville, c'est donc une identité de plus en plus marquée spatialement que possèdent les Jâïns. Nous nous sommes penchée sur quelques membres de ces familles

lors de nos entretiens, et nous avons pu dégager, à titre d'exemple ¹⁵, quelques éléments de ce qui caractérise leurs rapports à l'espace et aux autres.

Leur nombre a diminué dans la même proportion que celui des autres groupes d'Indiens. D'une communauté d'environ 530 personnes en 1961 (l'année de l'Indépendance), elle est passée à environ 60 personnes aujourd'hui. Elle possédait 36 établissements en ville ; elle n'en a plus que 12. Elle demeure la communauté la plus importante des hindouistes dissidents, particularité qu'on retrouve dans les autres villes d'Afrique de l'Est (Adam, 2004).

Une brève présentation des principes de cette communauté, tirée des travaux de Michel Adam (2004), est utile pour comprendre leur détachement par rapport aux autres groupes indo tanzaniens. Le Jaïnisme est apparu au V^e siècle avant J.-C. au Bengale sous l'impulsion d'un sage nommé « Jina », qui signifie « le vainqueur ». Ce courant de pensée exprime à l'époque une rébellion contre la suprématie des brâhmanes et le système des castes. Comme le Bouddhisme, le Jaïnisme présente une philosophie ascétique de maîtrise des passions (comme l'évoque le nom du fondateur) ainsi qu'une doctrine du respect absolu de toute vie et de la non-violence. C'est un courant qui se distingue donc par son matérialisme. Très tôt en Inde, les Jaïns s'engagent dans des activités commerciales et surtout bancaires. Leur présence à travers le monde peut s'expliquer par le fait qu'ils n'étaient pas soumis, comme les Hindous orthodoxes, à l'interdit de franchir les mers qui expose à des rencontres et à des contacts impurs. Les Jaïns se sont donc lancés dans le commerce au long cours, en particulier à Zanzibar, où ils étaient très nombreux au XIX^e siècle. Le patronyme Shah est très répandu dans cette communauté, et ils viennent pour la plupart du Gujarât.

Les Jaïns représentent ainsi une communauté très soudée, un peu renfermée sur elle-même. Son rapport avec les autres communautés indiennes est réduit au minimum, même si à Moshi, la proximité et la faiblesse du nombre rendent les échanges plus forts. Avant la construction du temple jaïn et toujours aujourd'hui, les adeptes privilégient néanmoins le lieu de culte privé, aménagé à la maison.

B – L'endogamie

« L'organisation communautaire propre aux minorités d'origine indienne apparaît à la fois comme un révélateur et un instrument de comportements collectifs remarquables, parmi lesquels la mise à l'écart socioculturelle. Quelle que soit la volonté des individus de briser la force des habitudes et la pression de l'entourage,

15. En effet, il nous était difficile, compte tenu du temps dont nous disposions, de nous pencher de la même manière sur chacune des communautés. Nous avons donc profité du hasard des rencontres pour approfondir ce contact particulier avec la communauté jaïniste, par ailleurs intéressante puisque très impliquée dans la dynamique économique locale.

tout contribue, en effet, à isoler les Indiens, en tant que groupe, du reste de la population. La coloration ethnique de la division sociale du travail aussi bien que la ségrégation résidentielle se conjuguent pour réduire à leur simple expression les occasions de côtoyer les Africains autrement que sur une mode hiérarchique ou anonyme. Conservatoires des cultures ancestrales, les organisations corporatives et régionales contribuent largement à l'entretien de ces logiques centripètes. Par la force des liens religieux, d'abord, mais aussi par le moyen des établissements scolaires, des clubs sportifs et mondains, des mouvements de jeunesse, des associations en tout genre, elles entretiennent la dynamique de l'endogamie dont la perpétuation se nourrit moins, par conséquent, d'une tradition routinière que de la nécessité culturelle de se retrouver "entre soi". » (Adam, 2004, conclusion).

Ces propos s'appliquent parfaitement à Moshi, à l'intérieur de chaque communauté. À la question des mariages mixtes, des rencontres entre jeunes de communautés différentes, tous répondent par une extrême prudence quant à l'acceptation sociale ou non de telles pratiques. Rien n'empêche d'un point de vue purement religieux ou culturel l'union de deux communautés différentes, mais elles sont très rares. Ces mariages sont perçus comme difficiles à assumer, compte tenu des éloignements culturels. Pourtant, les jeunes générations qui ont migré en Europe ou ailleurs sont de plus en plus amenées à se marier avec des gens extérieurs à leur communauté. Mais peut-être en Tanzanie le problème se situe-t-il au stade de la rencontre : les communautés se croisent peu, dans leur vie quotidienne et dans leurs sorties.

« Ici en Tanzanie, les mariages mixtes sont peu acceptés. Il n'y en a presque pas... et Moshi est une trop petite ville. À Dar es Salaam, il y a beaucoup d'échanges, comme à Nairobi. J'en connais peut-être un ou deux. On pourrait dire qu'il n'y a que 5 % des Indiens qui ne se marient pas dans leur communauté. C'est difficile pour un Indien de se marier avec un Africain, pas forcément pour des raisons culturelles, mais c'est comme ça. Peut-être que les Africains se marient plus avec des étrangers, des Européens, des Anglais par exemple, car ceux-là rencontrent beaucoup d'Africains à KCMC [l'hôpital], par exemple. Mais la socialisation est très faible entre les communautés. » (Extrait d'entretiens, mars 2006).

Seule une jeune Africaine de 35 ans m'a confié un point de vue totalement différent, en expliquant que le mariage des cultures est très intéressant en Tanzanie. Elle fait partie des rares femmes mariées à un Indien et son fils est métis. Les Indiens noirs, fruit de ces mariages, sont appelés *gowan*. Petite, elle était chrétienne. Puis elle s'est convertie à l'Islam. Enfin, elle a épousé un Hindou et est devenue hindouiste. Lorsque son mari est mort, elle a fui toute religion, et aujourd'hui, se rend dans une Église anglicane tous les dimanches. L'expérience de cette jeune femme témoigne d'une absence de barrage hermétique entre les religions et les communautés. Cependant, il est évident que son

cas fait exception à Moshi, et que le regard que les gens portent sur elle n'est pas dénué de jugements et de frilosité. Dans le domaine de la tolérance, Moshi reste une petite ville, où l'on ne bouscule pas les habitudes.

C - L'adaptation progressive des familles qui restent à Moshi aujourd'hui témoigne-t-elle d'une véritable intégration ?

Le but de cette analyse a été de montrer l'impact de l'expérience urbaine d'une communauté spécifique sur une partie du faciès de la ville et de son vécu. Spatialement, culturellement, économiquement et socialement, la petite communauté indienne, à travers son histoire, a laissé des marqueurs en ville. Les évolutions et la transformation des modes de vie ne suffisent pas à gommer les traces quotidiennes de cette expérience, malgré la montée de la mixité au sein des espaces. La solidité des barrières culturelles est un élément qui explique à mon sens le fait que le caractère indien de la ville est incontournable dans son identité.

L'intégration de ces populations se fait par une appropriation de la ville et par un entretien des liens économiques entre les populations, garant d'un certain dynamisme local. Cependant nous avons pu montrer que le sentiment des familles indiennes vis-à-vis de leurs choix de vie tanzanien relève de l'acceptation, voire de la résignation, pour préserver une histoire de laquelle ils ont du mal à se détacher. Nous parlerons donc d'une adaptation durable pour ces personnes qui sont restées à Moshi, davantage que d'une intégration. En aucun cas les Indiens ne se considèrent sur le même plan que les Africains du Kilimandjaro ou d'ailleurs. On ne peut donc pas parler d'intégration sociale, ni d'intégration culturelle pour toutes les raisons évoquées plus haut. Si intégration il y a, elle n'est guère qu'économique, et les liens persistants entre Moshi et Mombasa par exemple, montrent qu'ils s'inscrivent dans des territoires alternatifs aux territoires construits par les locaux.

Par ailleurs, les comportements des Indiens aujourd'hui font émerger un style de vie un peu nouveau dans la ville, et qui se trouve en lien avec des tendances de plus en plus marquées au sein de toutes les classes moyennes des villes tanzaniennes (notamment dans la ville voisine d'Arusha). Les gens qui ont un pouvoir d'achat suffisant fonctionnent de plus en plus avec des modèles de consommation empruntés à l'Occident (par le biais de l'influence sud-africaine) : les Indiens, à l'image des classes moyennes émergentes d'aujourd'hui, sont de bons clients des petits supermarchés florissants, et participent par là à tracer de nouveaux trajets quotidiens, peut-être à mettre en valeur des centralités commerciales et urbaines à venir.

Bibliographie

- ADAM M., 2004 – Qui sont les populations d'origine indienne au Kenya ? *Les Cahiers de l'Afrique de l'Est, IFRA*, Nairobi, n° 24, p. 1-48.
- Discours de Nehru dans *Nehru on Africa*, 1954. – New Delhi : Current Affairs Publication. Citations tirées de MAC KAY V., 1963. *Africa in world politics*. New York, p. 175.
- DELF G., 1935 – *Asians in East Africa*. Londres.
- EGERÖ B., 1979 – Colonization and migration : A summary of border crossing movements in Tanzania before 1967. *Scandinavian Institute of African Studies*, Uppsala, n° 52, p. 1-45.
- HUXLEY E., 1953 – *White man's country : Lord Delamere and the making of Kenya*, vol. 2. Londres : Ed. Chatto and Windus.
- LANDY F., 2003 – Diaspora et économie internationale : le cas des Sud-africains d'origine indienne. *Mappemonde*, Paris, n° 69, p. 27-32.
- MAC KAY V., 1963 – *Africa in world politics*. New York, p. 175.
- M. Mangaldass, cité par E. Huxley.
- MPAKATI A., 1975 – La question indienne dans l'Est africain. *Revue française d'études politiques africaines*, vol. 10, n° 118, p. 77-88.
- SEIDENBERG D.A., 1996 – *Mercantile adventurers : The world of East African Asians 1750-1985*. New Delhi : New Age International (P) Limited, Publishers, 180 p.
- SINGARAVELOU, 2003 – Les réseaux ethnoculturels et la mondialisation : l'exemple de la diaspora indienne. In : BART F. et LENOBLE-BART A., *dirs. - Afrique des réseaux et mondialisation*. Karthala – MSHA : Paris, p. 17-28.
- THURNAL R.C., 1935 – Black and white in East Africa. In : DELF G. - *Asians in East Africa*. Londres.

Résumé

Diverses façons de vivre et de percevoir l'espace de vie émanent de réflexions autour de la ville. Les comportements des familles d'origine indienne posent des questions particulières au sein de la population de la ville de Moshi, en Tanzanie, ville moyenne, située sur le piémont du Kilimandjaro. Les Indo-Tanzaniens constituent une minorité de sa population, comme dans de nombreuses villes d'Afrique de l'Est. Comment cette minorité s'inscrit-elle dans l'espace de la ville et dans sa vie économique ? Dans quelle mesure s'y intègre-t-elle des points de vue spatial, socio-économique et identitaire ?

Les Indo-Tanzaniens mettent en valeur une citadinité qui se détache de celle des Chagga, ethnies majoritaires, et autres Tanzaniens. Les formes d'« urbanité » construites par ces populations, le vécu des personnes, permettent de comprendre ce qui fonde leur rapport à l'espace. L'analyse se détaille en quatre points : tout d'abord l'histoire de la présence indienne à Moshi explique les conditions de leur expérience urbaine : l'appropriation géographique par leur inscription dans les quartiers et économique par le commerce. Ensuite, leur attachement à la ville est empreint de nostalgie et met en perspective des réseaux socioculturels sous-jacents. Enfin, l'aspect communautaire est prégnant dans les processus d'intégration à la ville et d'adaptation à la culture locale.

MOTS-CLÉS : Tanzanie, Moshi, ville moyenne, espace vécu, espace de vie, urbanité, communauté, intégration, réseau.

Abstract

Have the Indian families in Moshi town a being urban behaviour ?

Urban issues ask different ways of living and perceiving space. Indian families' behaviour represents specific items beyond the population of Moshi, a middle scale town in Tanzania. Moshi is located on the slopes of Mount Kilimanjaro. The Asians are one of its minorities, as they are in several East African towns. Can we talk about a specific geography for the Asian community in the town ? How are they integrated in term of space, socio-economic matters, and identity ?

The Indians have a different experience of the town compared to the Chagga and the other Tanzanians. This article focuses on specificities of being urban, in the aim to understand links between people and space in this context. It contains four main research points : the history of Asians in Moshi explains their urban condition : the way they are settled and involved in business activities. Their emotional link with the town is stamped with nostalgia and shows social and cultural networks. At last, the community based organisation has big influence in the processes of integration to the town and adaptation to the local culture.

KEYWORDS : Tanzania, Moshi, middle town, Espace vécu, being urban behaviour, urban space, Indian community, Integration, network.